

ETUDE

SUR

LES BATAILLES DE BORN Y, REZONVILLE ET AMANVILLERS ⁽¹⁾.

I.

Le 12 août 1870, un décret impérial, daté de Metz, nommait commandant en chef de l'armée du Rhin, le maréchal Bazaine, qui, depuis le commencement de la guerre, était à la tête du 3^e corps de cette armée.

Cette nomination, généralement bien accueillie parce qu'elle semblait mettre un terme aux hésitations et aux incertitudes des premiers jours de la campagne, était due à l'inspiration du maréchal Canrobert. Avec autant de grandeur d'âme qu'il en avait montré en Crimée, lorsqu'il quitta le commandement en chef pour celui d'une division, l'illustre maréchal avait fait valoir aux yeux de l'empereur la nécessité de réunir dans une seule main — celle du maréchal Bazaine, son cadet — la direction de toutes les forces concentrées autour de Metz.

En voici l'énumération :

2^e CORPS. — Général FROSSARD.

Trois divisions d'infanterie : Vergé, Bataille, de Laveaucoupet.

Une division de cavalerie : Marmier, — deux régiments de chasseurs, — deux régiments de dragons.

Réserve d'artillerie : six batteries.

Au deuxième corps avait été adjoint la brigade Lapasset, de la deuxième division du cinquième corps (de Faily), qui occupait

(1) Cette étude sincère est due à la plume du capitaine Descoubès, qui a longtemps séjourné dans nos murs. Nos lecteurs n'ont pas oublié le récit si vrai et si animé de la guerre du Mexique, récit interrompu par ordre supérieur.



Sarreguemines dans les premiers jours d'août, et qui, n'ayant pu rallier le cinquième corps dans sa retraite sur Châlons, s'était retirée sur Metz avec les troupes du troisième corps. Elle se composait de : un bataillon de chasseurs, — deux régiments d'infanterie — et un régiment de lanciers.

3^e CORPS. — Maréchal BAZAINE — puis général DECAEN.

Quatre divisions d'infanterie : Montaudon, — de Castagny, — Metman, — Aymard.

Une division de cavalerie : de Clérembault, — trois régiments de chasseurs, — quatre régiments de dragons.

Réserve d'artillerie : huit batteries.

4^e CORPS. — Général DE LADMIRAULT.

Trois divisions d'infanterie : de Cisse, — Grenier, — de Lorencez.

Une division de cavalerie : Legrand, — deux régiments de hussards, — deux régiments de dragons.

Réserve d'artillerie : six batteries.

6^e CORPS. — Maréchal CANROBERT.

Quatre divisions d'infanterie : Tixier, — Bisson, — Lafont de Villiers, — Levassor-Sorval.

La deuxième division ne comptait qu'un seul régiment. Les trois autres, ainsi que l'artillerie de la division, la division de cavalerie et la réserve d'artillerie, étaient restées au camp de Châlons. Pour donner au sixième corps une division de cavalerie, on mit sous les ordres du général du Barail, réduit à un seul régiment de chasseurs d'Afrique, après le départ de l'empereur le 16 au matin, une des brigades de dragons du troisième corps. La réserve de cavalerie ne se composa plus que d'une division.

RÉSERVE DE CAVALERIE.

Une division : de Forton, — deux régiments de dragons, — deux régiments de cuirassiers.

Artillerie à cheval : quatre batteries.

GARDE IMPÉRIALE : Général BOURBAKI.

Deux divisions d'infanterie : Deligny, — Picard.

Une division de cavalerie : Desvaux, — six régiments : guides, — chasseurs, — lanciers, — dragons, — cuirassiers, — carabiniers.

Artillerie : six batteries montées, — six à cheval.

Décomposition de l'armée par catégories d'armes :

INFANTERIE.

Bataillons de chasseurs.	13
Régiments d'infanterie à trois bataillons : 61, — ensemble, bataillons.	183
Un des régiments de grenadiers et celui des zouaves de la garde à deux bataillons.	4
Total des bataillons.	200

CAVALERIE.

3 régiments de hussards, — escadrons.	12
7 — de chasseurs —	28
2 — de lanciers —	8
11 — de dragons —	44
4 — de cuirassiers —	16
Total des escadrons.	108

ARTILLERIE.

Batteries montées.	50
— de mitrailleuses.	15
— à cheval.	10
Total des batteries.	75

En admettant les chiffres moyens de :

650 hommes par bataillons d'infanterie,

120 — par escadron de cavalerie,

150 — par batterie d'artillerie,

on arrive aux chiffres suivants :

Infanterie.	130,000 hommes.
Cavalerie.	12,960 —
Artillerie.	11,250 —
Génie, — train, administration, etc.	5,580 —
Total.	159,790 hommes.

ce qui est le chiffre exact de l'armée active, et 450 pièces, savoir : 360 canons et 90 mitrailleuses, donnant deux pièces huit dixièmes par mille hommes.

Les quatre corps et la garde campés en avant de Metz sur la rive droite de la Moselle, occupaient les positions suivantes (*Voir pour cette étude la carte de France de l'état-major*).

Le deuxième corps s'étendait parallèlement au chemin de fer de Metz à Sarreguemines, en avant du fort de Queuleu, occupant le château de Mercy avec la brigade Lapasset ;

Le troisième, à cheval sur la route de Sarrebruck, la droite en avant de Grigy, le centre en avant de Borny, la gauche à Vallières ;

Le quatrième, à cheval sur la route de Sainte-Barbe, en avant du fort Saint-Julien, la droite à Vallières, la gauche appuyée à la Moselle ;

Le sixième, au sud de la place, dans l'angle formé par les chemins de fer de Metz à Pont-à-Mousson et de Metz à Sarreguemines ; son front bordant les hauteurs de la rive gauche de la Seille ; une partie du corps était sur la rive gauche de la Moselle, à hauteur de Woippy ;

La garde, en réserve, à gauche de Borny.

Les forces allemandes destinées à agir contre l'armée de Metz se composaient de dix corps, y compris celui de la garde royale.

Ces forces étaient distribuées de la manière suivante :

PREMIÈRE ARMÉE. — Général von STEINMETZ.

1^{er} CORPS. — Von MANTEUFFEL,

7^e — Von ZASTROW,

8^e — Von GOEBEN.

Chaque corps comprenait :

Deux divisions (fortes chacune de quatre régiments d'infanterie, — un régiment de cavalerie, — et quatre batteries d'artillerie) ;

Un bataillon de chasseurs,

Une réserve d'artillerie de huit batteries.

CAVALERIE DE LA PREMIÈRE ARMÉE.

Deux divisions : trois régiments de cuirassiers, — sept régiments de uhlans.

DEUXIÈME ARMÉE. — Général prince FRÉDÉRIC-CHARLES.

2^e CORPS. — Von FRANSECKY,
 3^e — Von ALVENSLEBEN,
 9^e — Von MANSTEIN,
 10^e — Von VOIGTS-RHETZ.

QUATRIÈME ARMÉE. — Général prince royal de Saxe.

4^e CORPS. — Von ALVENSLEBEN 1^{er},
 12^e — Prince royal de Saxe,
 GARDE. — Prince de Wurtemberg.

La quatrième armée resta confondue avec la deuxième, jusqu'au jour de l'investissement de Metz.

CAVALERIE DE LA DEUXIÈME ARMÉE.

Deux divisions : trois régiments de cuirassiers, — deux de dragons, — cinq de uhlans, — cinq de hussards.

CAVALERIE DE LA GARDE.

Une division : un régiment de gardes du corps, — un de cuirassiers, — deux de dragons, — trois de uhlans, — un de hussards.

Ces dix corps étaient composés de :

	260 bataillons d'infanterie,	
	202 escadrons de cavalerie,	
	160 batteries d'artillerie,	
représentant :	Infanterie	256,000 hommes.
	Cavalerie	30,000 —
	Artillerie	24,000 —
	Total	310,000 hommes.

et 960 pièces de canon, ce qui donnait la proportion de trois pièces et un dixième par mille hommes, ou trois dixièmes de pièce de plus que dans l'armée française.

Tableau comparatif de la force des deux armées.

	ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE ALLEMANDE.
Bataillons. .	200	260
Escadrons. .	108	202
Pièces. . . .	450	960

La situation des deux armées était la suivante :

L'armée française se disposait à gagner par Verdun le camp de Châlons, où se concentraient les débris de Mac-Mahon et les renforts expédiés par le ministre de la guerre. — L'armée allemande, désireuse d'arrêter ce mouvement de l'armée de Metz, mais ne voulant pas courir le risque d'une bataille sous le canon de la forteresse, se disposait à tourner celle-ci par le sud jusqu'à Pont-à-Mousson, afin de nous prévenir sur la route de Verdun.

Le 13 août, le maréchal Bazaine prit le commandement, et, dans la soirée, il donna l'ordre à l'armée de se tenir prête à faire mouvement le lendemain à cinq heures du matin.

BATAILLE DE BORNÏ.

En exécution de l'ordre donné la veille, le 14 août, le passage de la Moselle commença au point du jour. Les colonnes, obligées de traverser la ville, dont les rues étaient encombrées de voitures, ne débouchaient que très-lentement sur la rive gauche. A trois heures de l'après-midi, il restait encore sur la rive droite : le troisième corps, une division du quatrième et la garde impériale, lorsque plusieurs coups de canon tirés sur nos avant-postes, firent pressentir une attaque de l'armée allemande. L'heure avancée de la journée ne permettait pas de croire à une affaire sérieuse. Effectivement, le général Steinmetz, commandant

des forces ennemies, informé de la retraite de l'armée française, avait formé le projet de l'attaquer pour ralentir sa marche, et permettre au prince Frédéric-Charles d'effectuer son mouvement tournant sur Pont-à-Mousson. Aux premiers coups de canon, le général Decaen, qui avait remplacé le maréchal Bazaine dans le commandement du troisième corps, arrêta la marche de ses troupes et prit ses dispositions de combat. Il déploya son corps d'armée de gauche à droite, de la manière suivante : A l'extrême gauche, la division Aymard, depuis le ravin de Vallières jusqu'à la route de Sarrelouis ; au centre, les divisions Metman et de Castagny, en arrière de Colombey et du château d'Aubigny ; à droite, la division Montaudon, appuyée à la route de Strasbourg. Averti par le général Decaen, le général Bourbaki fit rebrousser chemin à la garde, et la ramena sur le chemin de Borny à Vantoux pour servir de réserve au troisième corps. A la gauche, le général de Ladmirault, dont la division Grenier était restée en ligne, suspendit le passage de la Moselle que commençaient à effectuer les divisions de Cissey et de Lorencez, et les ramena également sur le champ de bataille. Le général Steinmetz n'avait sous la main que deux de ses corps, le septième et le huitième, le premier étant resté en arrière à une journée de marche de Metz. Il n'en attaqua pas moins avec vigueur le centre de la ligne française, mais il fut repoussé. Le maréchal Bazaine, accouru dès le commencement de l'action, donna l'ordre de ne pas se laisser entraîner à la poursuite de l'ennemi. Enhardi par ce qu'il crût être de la crainte ou de l'incertitude de notre part, renforcé d'ailleurs par le neuvième corps de la deuxième armée qui s'avavançait sur la route de Strasbourg, le général Steinmetz reprit l'offensive. Cette nouvelle attaque échoua comme la précédente, et, à huit heures du soir, une charge à la baïonnette dirigée contre l'aile droite de l'ennemi, l'obligeait à se replier. Cette journée prit pour nous le nom de bataille de Borny ; les Allemands lui donnèrent le double nom de bataille de Metz ou de Pange. Nous y perdîmes le général Decaen blessé mortellement, et environ 3,600 tués, blessés ou disparus. De son propre aveu, l'ennemi en perdit au moins 10,000.

Quelles que fussent être les conséquences de la journée, du moment que l'ennemi n'avait pas pu nous déloger de nos positions, et que nous l'avions contraint de se retirer sur les siennes, nous étions fondés à croire que le résultat de la journée nous était favorable. Tel n'était pas l'avis des Allemands, qui se vantaient d'avoir remporté un éclatant triomphe, et d'avoir repoussé les Français jusque sur les glacis des forts. La vérité est que les troupes bivouaquèrent la plus grande partie de la nuit sur le théâtre de l'action, et qu'elles continuèrent leur retraite au moment voulu, sans être inquiétées par l'ennemi. Du reste, la meilleure preuve que le succès était pour nous, c'est que le soldat, avec son instinct si sûr, en avait jugé ainsi. Il avait repris sa gaieté, que le mauvais temps et les opérations malheureuses des jours précédents lui avaient fait perdre, et avec la gaieté était revenue la confiance en un meilleur avenir.

OBSERVATIONS.

1° Le général prussien, auteur de l'ouvrage : *La guerre autour de Metz*, a dit : « Si le maréchal Bazaine voulait se porter en arrière, il ne devait pas livrer le combat qu'il a livré le 14 sur la rive droite de la Moselle. La forteresse de Metz protégeait la retraite de tous côtés, et il était à calculer qu'une troupe allemande quelconque, qui se serait avancée dans la direction de la place, dont elle avait à redouter une attaque, ne pouvait, au moins, pendant tout l'espace d'un jour, s'opposer à la marche des Français sur Verdun. »

Il est certain que la bataille de Borny a retardé notre marche, et permis au prince Frédéric-Charles d'achever son mouvement sur Pont-à-Mousson. Mais il faut remarquer que la difficulté de la marche dans les rues de Metz, provenant de l'accumulation des voitures, ne nous aurait pas permis d'arriver beaucoup plus tôt sur la route de Verdun. En outre, dès l'instant où l'ennemi nous attaquait, dans la situation morale où se trouvait l'armée, se retirer sans accepter le combat, aurait produit le plus fâcheux effet. Le maréchal Bazaine a donc agi aussi sagement que possible, et il a eu raison de ne pas se laisser entraîner, — comme

quelques officiers l'ont regretté, — à prendre vigoureusement l'offensive avec toutes ses forces, pour rejeter Steinmetz sur la Sarre. Il faut remarquer que dans la soirée du 14, la deuxième armée allemande n'était pas encore arrivée à Pont-à-Mousson, et qu'au premier bruit du mouvement du maréchal Bazaine, elle serait remontée vers Metz par la rive droite de la Moselle. Pendant que l'armée française aurait culbuté les trois corps de Steinmetz, elle courait le risque de se voir couper de Metz par les sept corps du prince Frédéric-Charles, et d'être amenée à combattre avec une aussi grande disproportion de forces qu'elle le fût quelques jours après à la bataille du 18 août, mais dans une position incomparablement plus désavantageuse.

2^o Par suite d'une méprise dont les exemples n'ont pas été rares pendant le cours de la campagne, à la bataille de Borny, des soldats d'infanterie tirèrent sur des chasseurs à pied placés en avant d'eux, les prenant pour des ennemis. Ces malheureux faits sont le meilleur argument qu'on puisse invoquer contre la trop grande bigarrure de nos uniformes, puisque les raisonnements des gens du métier ne parviennent pas à y faire renoncer.

Le 15 août, le mouvement de retraite continua.

Trois routes larges et bien entretenues conduisent de Metz à Verdun. Celle du nord suit en sortant de Metz la vallée de la Moselle jusqu'à Woippy, puis elle monte sur les hauteurs boisées de Saulny, passe à côté de Saint-Privat-la-Montagne, traverse Sainte-Marie-aux-Chênes et Auboué, où elle franchit l'Orne, et se dirige ensuite sur Briey où elle se bifurque, l'embranchement du sud allant sur Etain, et, de là, sur Verdun.

Les deux autres routes n'en font qu'une de Metz à Gravelotte. A partir de ce village, la route du nord se dirige par Doncourt, Jarny et Conflans, sur Etain, où elle rejoint la précédente ; celle du sud va directement sur Verdun, par Rezonville, Vionville et Mars-la-Tour.

Ce sont ces deux dernières que suivit l'armée.

Le général de Forton, qui, avec sa division de cavalerie, ouvrait

la marche sur la route de Rezonville, rencontra à Vionville une division de cavalerie allemande accompagnée de son artillerie. S'imaginant avoir des forces considérables devant lui, au lieu de pousser jusqu'à Tronville, à deux kilomètres plus en avant, comme il en avait l'ordre, il s'arrêta et attendit l'arrivée du deuxième corps. Ce fut d'autant plus fâcheux qu'il empêcha les deuxième et troisième corps qui le suivaient, d'atteindre les positions qui leur avaient été assignées.

Le deuxième corps traversa le village de Rezonville et campa un peu en avant, à gauche de la route, sur le plateau qui domine Vionville. D'après les instructions du général en chef, il aurait dû pousser jusqu'à Mars-la-Tour.

Le troisième corps, — à la tête duquel le maréchal Lebœuf avait remplacé le général Decaen, — suivit la route qui s'élève entre les forts de Saint-Quentin et de Plappeville, descendit à Châtel-Saint-Germain et remonta sur le plateau où il s'établit, la gauche à Saint-Marcel, le centre à Verneville et la droite à Montigny-la-Grange. La division Metman et la division de cavalerie ne rallièrent que le lendemain.

Le quatrième corps, sorti le dernier de Metz, ne put atteindre la position qui lui avait été assignée à Doncourt. Il fut obligé de s'arrêter sur la route de Briey, un peu en avant de Woippy.

Le sixième corps traversa le village de Rezonville comme le deuxième, et campa un peu en avant à droite de la route, sur les hauteurs qui s'étendent entre Rezonville et Villers-aux-Bois, au lieu d'avoir sa tête de colonne à Vionville.

La garde et les parcs s'installèrent en avant de Gravelotte où était l'Empereur.

Enfin, la division de cavalerie du Barail, qui éclairait l'armée sur la route de Conflans, s'arrêta à Doncourt, au lieu de pousser jusqu'à Jarny, à quatre kilomètres plus en avant, comme cela lui avait été prescrit.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le roi de Prusse visitait le champ de bataille du 14, acquérait la certitude que l'armée française s'était retirée, et donnait ses ordres en conséquence.

Le premier corps de la première armée resta en observation devant Metz.

Le septième et le huitième se dirigèrent sur Born, pour y passer la Moselle sur des ponts de bateaux.

Le troisième et le neuvième corps de la deuxième armée durent franchir la rivière au gué de Novéant, à un kilomètre au-dessous de Born.

Le dixième, le douzième et la garde, passèrent à Pont-à-Mousson et aux environs.

Le deuxième et le quatrième étaient encore en arrière.

Le 16 août, à six heures du matin, l'Empereur quitta Gravelotte et partit pour Verdun par la route de Conflans. Les lanciers et les dragons de la garde l'escortèrent jusqu'à Doncourt, où ils furent relevés par deux régiments de chasseurs d'Afrique.

BATAILLE DE REZONVILLE.

Vers neuf heures et demie du matin, le troisième corps de l'armée allemande déboucha brusquement sur notre gauche. Le général Frossard faisait surveiller avec si peu de soin les issues de la vallée, que la cavalerie ennemie chargea sur ses campements, pendant que l'artillerie les couvrait de projectiles. Cette irruption soudaine produisit d'abord un grand désordre ; néanmoins le chef du deuxième corps finit par donner à ses troupes une formation régulière. Il les déploya au sud de Rezonville, sur les hauteurs qui dominent le hameau de Flavigny, refusant un peu l'aile gauche, de manière à observer les bois de Saint-Arnould et des Ognons. Le sixième corps resta sur ses positions de Rezonville à Saint-Marcel. Le troisième reçut l'ordre de faire un changement de front, l'aile droite en avant, et de se rabattre de Saint-Marcel à Bruville pour assaillir le flanc gauche de l'ennemi. Il fut prescrit au quatrième corps, qui s'était mis en marche le matin de Woippy sur Doncourt, de se diriger sur Bruville pour y prolonger la ligne du troisième. La division de cavalerie de

Forton qui, assaillie en même temps que le corps Frossard, s'était repliée sur Rezonville, fut placée contre le bois situé au sud de Villers, en soutien de l'aile droite du sixième corps. L'attaque ne se dessina d'abord pas de ce côté; tous les efforts de l'ennemi se concentraient sur le deuxième corps. Les troupes tinrent bon jusqu'à midi et demi, malgré le feu violent que cent vingt pièces de canon dirigeaient sur elles. Mais à ce moment, le général Bataille ayant été blessé, sa division plia et entraîna avec elle une partie de sa voisine, la division Vergé. Une charge brillante du troisième régiment de lanciers et du régiment des cuirassiers de la garde ne put arrêter l'ennemi, qui s'empara de Tronville et atteignit Mars-la-Tour, barrant ainsi la route de Verdun. En même temps, une brigade de hussards prussiens chargeait nos lignes, enveloppait un moment le maréchal Bazaine et son état-major, mais elle était ramenée par les escadrons de l'escorte. Les grenadiers de la garde se portèrent alors en avant, pour relever les troupes du général Frossard. Une tentative de l'ennemi contre Saint-Marcel, où appuyait notre aile droite, échoua devant la contenance du sixième corps. Vers deux heures et demie, une brigade de cuirassiers et de uhlans chargea le centre de la ligne, où une batterie d'artillerie postée sur l'ancienne voie romaine incommodait beaucoup l'ennemi. La division de Forton n'attendit pas la charge, et se précipitant elle-même au-devant de ses adversaires, elle les mit dans la plus complète déroute; après leur avoir fait éprouver de grandes pertes. A la même heure, tandis que le troisième corps français achevait son changement de front sur Saint-Marcel, le dixième corps allemand débouchait par Puxieux sur Mars-la-Tour et s'avancait sur Bruville, en masquant son mouvement à l'aide des bois situés au nord de Vionville. Mais la division Grenier, du corps de Ladmirault, apparaissait de ce côté, suivie bientôt par la division de Cisse, qui chargeait vigoureusement l'ennemi et lui enlevait un drapeau. Jusqu'au bout de la journée, ces deux divisions résistèrent à toutes les attaques du dixième corps allemand, et finirent par le culbuter dans le ravin de Mars-la-Tour, où il parvint, toutefois, à se maintenir jusqu'à la fin de la bataille. Si l'approche de la

nuît et aussi le manque de soutien n'avaient pas empêché ces divisions de s'emparer de la hauteur de Tronville, clef de la position de l'ennemi, les résultats de la journée eussent été décisifs en notre faveur. Vers quatre heures et demie, le septième corps allemand et une brigade du huitième qui, après avoir traversé la Moselle à Corny, avaient gravi les coteaux boisés de la rive gauche par des sentiers presque impraticables, se montrèrent sur la lisière du bois des Ognons, en face de l'aile gauche de l'armée française. Ils essayèrent vainement de déboucher, mais leur présence favorisa une attaque sur Flavigny qui, vers sept heures, tomba au pouvoir de l'ennemi. Celui-ci veut continuer son mouvement offensif sur notre centre, l'artillerie et la cavalerie que nous lui opposons le repoussent avec des pertes considérables. A huit heures, un dernier insuccès de sa part sur Rezonville met fin à la lutte. Les deux armées bivouaquèrent sur le champ de bataille : la ligne française passant par Gravelotte, Rezonville, Saint-Marcel et Bruville ; — et la ligne allemande, par le nord de Mars-la-Tour et de Vionville, Flavigny et le bois des Ognons. Cette journée prit pour nous le nom de bataille de Rezonville, et pour les Allemands celui de bataille de Vionville. Les pertes furent d'environ 17,000 hommes de chaque côté.

OBSERVATIONS.

« L'armée française toute entière avait été engagée, — dit l'auteur de : *La guerre autour de Metz*, — tandis que du côté des Allemands, il n'y avait eu que le troisième corps en entier, et les têtes de colonne de la deuxième armée, c'est-à-dire au plus 120,000 hommes. Si malgré une telle disproportion de forces, les Allemands ont réussi à gagner non-seulement du terrain, mais encore à prendre définitivement possession de la route de Metz à Verdun, cela tient uniquement à ce que l'armée française fut très-mal commandée. Dans l'action, le maréchal Bazaine semble s'être laissé entraîner par sa bravoure personnelle, par son ardeur guerrière, et avoir pris à des combats partiels plus de participation qu'il ne convient au commandant en chef d'une armée aussi considérable que celle qu'il avait sous ses ordres.

Vers deux heures, il s'est trouvé avec toute sa suite enveloppé dans un combat de cavalerie, et c'est à peine s'il a eu le temps de sauver sa liberté et sa vie, sur un point du champ de bataille où, non-seulement il n'était pas nécessaire qu'il payât de sa personne, mais où la direction suprême du général en chef était complètement superflue. Les troupes des deux côtés se sont battues d'une façon admirable. Dans aucune des phases de la lutte, il n'y a eu un seul instant à remarquer du désordre ou du découragement. Les pertes des deux côtés ont été à peu près égales, ou plutôt également grandes ; on s'est enlevé peu de trophées. Les Allemands ont raison de s'attribuer la victoire, puisque l'avantage réel leur est resté, à eux qui étaient inférieurs en nombre ».

1^o Les Allemands s'attribuèrent si peu la victoire, que le lendemain 17, ils ne songèrent pas à inquiéter le mouvement de retraite de l'armée française, et qu'ils ne firent connaître à l'Allemagne les résultats de la bataille du 16, qu'après ceux de la journée du 18.

2^o En fait de trophées, les cuirassiers ennemis dans une charge contre la division Lafont de Villiers, du sixième corps, avait enlevé un canon et l'aigle du 93^e. Mais la cavalerie de Valabrègue, du deuxième corps, s'élançant sur eux, les avait repoussés et avait repris ces trophées, tandis que nous gardâmes définitivement le drapeau du seizième régiment d'infanterie prussienne, pris par la division de Cisse.

3^o Les critiques à l'adresse du maréchal Bazaine sont d'autant plus justes que, durant toute la journée, il n'a pas été un seul instant dans son rôle de général en chef. Il a été surpris par l'attaque de l'ennemi. Il s'est fait si mal éclairer par sa cavalerie, qu'il s'est imaginé avoir devant lui toute l'armée allemande. Enfin, comme nous l'avons vu plus haut, il n'a pas fait soutenir les divisions Grenier et de Cisse, et, par là, a manqué l'occasion d'obtenir un succès éclatant.

4^o Il n'est pas exact que l'armée française toute entière ait été engagée, car les divisions Metman, du troisième corps, et de Lorencez, du quatrième, ne prirent aucune part à l'action.

La conduite du maréchal Bazaine, après la bataille de Rezonville, a eu une telle influence sur le résultat de la campagne, qu'il importe de s'y arrêter un moment.

Voici d'abord un extrait de son *Rapport sommaire sur les opérations de l'armée du Rhin*, dans lequel se trouve l'explication, donnée par lui, de sa conduite.

« Le 17 août, l'armée vint s'établir sur les positions de Rozérieulles à Saint-Privat-la-Montagne, pour les raisons suivantes : 1^o manque d'eau à Gravelotte et aux environs ; — 2^o obligation, avant de continuer la marche en avant, d'aligner les vivres et les munitions consommées, principalement en projectiles de 4 ; — 3^o évacuer les blessés sur Metz. Des suppositions ont été faites sur la possibilité de continuer la marche sur Verdun dans la nuit du 16 au 17 ; elles étaient erronées. Ceux qui les émettaient ne connaissaient pas la situation. L'ennemi recevait à chaque instant des renforts considérables et avait envoyé des forces pour occuper la position de Fresnes en avant de Verdun ; l'armée française, en marche depuis plusieurs jours, venait de livrer deux batailles sanglantes, et elle avait encore des fractions en arrière, y compris le grand parc de réserve de l'armée, qui était arrêté à Toul, attendant une occasion favorable pour rejoindre, ce qu'il n'a pu faire. L'armée pouvait éprouver un échec très-sérieux, qui aurait eu une influence fâcheuse sur les opérations ultérieures. »

OBSERVATIONS.

1^o La raison du manque d'eau invoquée par le maréchal Bazaine est tellement faible, que nous ne la relèverons pas.

2^o Celle de l'alignement des vivres ne vaut pas mieux, car la moitié de l'armée avait reçu ses distributions le matin du 16, et on pouvait disposer d'au moins six heures, de huit heures du soir à deux heures du matin, pour faire les autres.

Quant aux munitions, l'approvisionnement de 16 batteries sur 72 était intact (6 batteries des divisions Metman et de Lorencez ; — 4 batteries à cheval de la réserve de cavalerie ; — 6 batte-

ries à cheval de la garde). Et tandis que les 2^e et 6^e corps avaient consommé les trois quarts de leurs munitions, la garde n'en avait pas consommé la moitié, et les 3^e et 4^e corps à peine un quart. Il restait donc à toute l'armée de quoi entretenir le feu pendant deux journées au moins, sans compter ce qu'on pouvait se faire envoyer de Metz avant le départ des colonnes.

3^o La raison de l'évacuation des blessés sur Metz, n'est pas plus sérieuse que les autres. De huit heures du soir à deux heures du matin, on pouvait évacuer ceux qui étaient tombés le plus près de l'ennemi ; la clarté de la lune aurait singulièrement favorisé l'opération, et, à partir de deux heures du matin, les habitants de Metz et des villages situés sur la route auraient amplement suffi à l'achèvement de l'évacuation. Ils l'ont bien prouvé par leur empressement à se rendre à l'appel que leur fit le général Coffinières, gouverneur de la place.

4^o Nous ignorons où le grand parc de réserve de l'armée, que le maréchal Bazaine dit être à Toul, se trouvait à la date du 16 ; mais il est certain qu'il ne se trouvait pas dans cette ville, puisque le matin même, le maréchal Mac-Mahon télégraphiait au ministre de la guerre et au maréchal Bazaine, que Bar-le-Duc, situé à une quinzaine de lieues plus en arrière, était occupé par l'ennemi. Dans tous les cas, vu les mouvements de ce dernier, il était assez peu rationnel d'attendre le grand parc à Metz, car il n'était pas admissible que le commandant de ce grand parc se risquât à le diriger sur cette ville, au travers des colonnes allemandes. Au contraire, chaque journée de marche dans la direction de Châlons rapprochait l'armée du grand parc, qui avait dû nécessairement aussi se replier sur l'intérieur.

5^o En partant, comme nous le disons, le 17, à deux heures du matin, on avait plus de douze heures d'avance sur l'ennemi, car les premiers corps de son armée arrivés ce jour-là sur le plateau, n'étaient à Mars-la-Tour qu'à trois heures de l'après-midi. Ils ne pouvaient, du reste, nous poursuivre que mollement, fatigués comme ils l'étaient par les marches forcées des jours précédents. En outre, ils n'étaient pas plus riches en munitions que nous, puisque, malgré l'excellente organisation de leurs colonnes de

munitions, ils avaient éprouvé de grandes difficultés pour le service de leurs batteries sur le champ de bataille de Rezonville. Il est à remarquer, en effet, que leur canonnade se ralentit beaucoup vers deux heures de l'après-midi, contrairement à leur manière d'agir habituelle.

Il résulte de tout ce que nous venons d'exposer, que le mouvement sur Verdun aurait pu être facilement repris le 17. A l'appui de notre témoignage, nous invoquerons celui du général Changarnier, tel qu'il résulte du discours prononcé par lui à l'Assemblée nationale, le 29 mai 1871.

« Je suis de ceux, a-t-il dit, qui crurent alors, et qui croient encore aujourd'hui, que nous aurions dû continuer notre marche vers Châlons. D'autres conseils prévalurent. On représenta à notre général en chef que nous n'étions pas suffisamment pourvus de munitions; c'était une erreur. Certains corps fortement engagés avaient fait une grande consommation de munitions; la plupart des autres avaient leur approvisionnement intact ou peu diminué; une égale répartition entre tous les corps nous aurait donné des munitions pour deux batailles et demie. C'était plus qu'il n'en fallait pour gagner Châlons; nous avions l'avance sur l'ennemi, qui, même en s'imposant de grandes fatigues, n'aurait pu nous faire que des affaires d'arrière-garde sans importance, et en nous laissant la faculté de profiter d'une bonne occasion, pour nous retourner vigoureusement contre lui. »

E. DESCOURÈS

Capitaine au 64^e d'infanterie.

(La suite au prochain numéro).